

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 62
Number 1 *Mythologies postcoloniales: Entre défaitisme de l'histoire et syndrome de la citadelle*

Article 7

6-1-2004

Gommage et résistance dans le processus de mythification postcoloniale

Robert Fotsing Mangoua
Université de Dschang

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the African American Studies Commons, African History Commons, African Languages and Societies Commons, French and Francophone Language and Literature Commons, Political History Commons, and the Political Science Commons

Recommended Citation

Mangoua, Robert Fotsing (2004) "Gommage et résistance dans le processus de mythification postcoloniale," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 62 : No. 1 , Article 7.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol62/iss1/7>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Robert FOTSING MANGOYA

Université de Dschang

Gommage et résistance dans le processus de mythification postcoloniale

Résumé : L'article se propose de montrer, à travers les figures centrales de Um Nyobè et Patrice Lumumba, que le mythologique postcolonial donne à lire l'affrontement de deux tendances : d'une part, les États coloniaux et postcoloniaux dont les efforts visent à « gommer » l'histoire et ses figures mythiques; d'autre part, les artistes et penseurs, africains ou non, qui veulent instituer la mémoire et la geste des disparus en source d'inspiration pour les générations présentes et à venir.

Cameroun, Congo, gommage, histoire, Lumumba, mythification, nationalisme, résistance, Um Nyobè, violence

Le 18 juillet 2003, l'Afrique du Sud et la communauté internationale fêtaient avec faste les 85 ans de Nelson Mandela, combattant mythique pour la dignité et la liberté sans couleur. La même année, Ruben Um Nyobè aurait eu 90 ans, Patrice Lumumba 78¹. Mais ces nationalistes exigeants et lucides n'ont pas connu le même destin que Mandela qui, comme peu d'hommes, aura accédé au mythe de son vivant même. Autres peuples, autres mythes, dirait-on. En effet, l'Afrique noire francophone a dévoré nombre de ses héros nationalistes par des assassinats plus odieux les uns que les autres. Ces violences meurtrières, semblables à celles dont naît tout mythe, ont été le fait du colonisateur d'abord, des Africains ayant hérité du pouvoir au moment des indépendances ensuite. Pour les seconds, l'exercice du pouvoir a consisté pour une grande part à traquer et tuer ces nationalistes. Plus, ils ont œuvré pour effacer à jamais leur passé de lutte dont la geste aurait pu constituer un mythe fédérateur pour de jeunes nations en quête d'identité. En se comportant ainsi, les Africains ont contribué à la falsification de leur propre histoire, à la démythification, au gommage de leurs symboles, aidés par des peuples qui en possèdent pourtant². On peut donc interpréter

¹ Um Nyobè est né en 1913 et Lumumba le 2 juillet 1925, dans le Haut Kasai.

² La France qui manœuvrait tout au Cameroun a bien Jeanne d'Arc (1412-1431), libératrice du royaume de Charles VII occupé par les Anglais. Brûlée vive en 1431,

comme un manque de patriotisme le fait de laisser les tombes de Um Nyobè, Ernest Ouandié et les autres martyrs dans la broussaille. Le Cameroun comme le Congo n'ont pas suffisamment intégré leurs héros nationalistes dans leur histoire récente.

Parallèlement au gommage officiel, s'est développé au fil des ans un discours résistant qui fait revivre ces symboles en les montrant comme des repères à partir desquels les peuples africains peuvent s'inventer de nouveaux horizons. À travers les figures centrales du Camerounais Ruben Um Nyobè et du Congolais Patrice-Emery Lumumba, le présent article montre que le processus de mythification postcoloniale s'inscrit dans une dialectique du gommage et de la résistance. Par gommage on voudrait entendre tous les procédés mis en œuvre pour ôter à une figure son caractère mythique et, par résistance, les voix/voies par lesquelles le devoir de mémoire et de vérité leur redonne leur statut.

La violence nécessaire à la naissance de mythes

Le mythe est toujours un récit où violence et mort occupent une place de choix. Dans les mythologies antiques, il s'agit souvent d'affrontements inégaux opposant de simples mortels téméraires à des dieux sévères qui ne tolèrent aucune offense. Tout s'achève par des morts ou des sanctions graves : la condamnation de Sisyphe à une tâche vaine et sans fin, le supplice de Tantale condamné à une faim et à une soif dévorantes. C'est que le mythe en tant que point de commencement d'une espèce, d'un peuple ou tout simplement d'un comportement s'arrache au néant qui le précède avec violence. L'histoire coloniale et postcoloniale de l'Afrique noire francophone ne manque pas de ces affrontements où le colonisateur puis ses suppôts africains au pouvoir après les indépendances se sont comportés comme de véritables dieux ayant droit de vie, de sanction et de mort sur l'indigène ou le concitoyen insoumis.

Cette histoire est celle aussi d'un combat inégal entre la technologie d'un Occident avide d'espace pour exprimer sa puissance et la foi des nationalistes africains en l'homme et en l'avenir,

canonisée en 1920, elle constitue un véritable mythe auquel le monde entier a rendu hommage par des œuvres littéraires et filmiques. Citons au hasard : en littérature, Péguy (1910) et *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*; Claudel (1938) et *Jeanne au bûcher*; au cinéma, Cécil B. de Mille (1916) et *Jeanne d'Arc*; J. Rivette (1994) et *Jeanne d'Arc la pucelle*.

combat rendu plus héroïque par la trahison de certains Africains se rangeant du côté du colon contre leurs propres intérêts. Plusieurs siècles de soumission et d'humiliation n'ont pas permis le sursaut d'orgueil qui les aurait poussés à « faire foule » autour d'objectifs et de moyens communs pour accéder à l'indépendance. Exploitant à fond ce décor psychologique où des égoïsmes invouables travaillaient les acteurs, le colon a tourné la situation à son avantage. Cette tragédie s'est dénouée un peu partout de façon sanglante. En général une mort brutale par assassinat ou exécution.

Le combat de ces hommes, morts dans la souffrance et l'humiliation pour un idéal de liberté et de dignité pour leur peuple, leur confère le statut de héros mythiques si l'on en juge par la violence qui entoure leur disparition. En outre, avec des moyens souvent rudimentaires, ils ont défié l'arsenal militaire et idéologique des anti-progressistes de tous bords. Dans *Une saison au Congo*, Césaire compare Lumumba au Christ. Dans une conversation avec un fonctionnaire de l'ONU, le personnage Hammarskjöld (alors secrétaire général de l'ONU) qui s'étonne que le transfert de Lumumba ne l'émeuve pas lui demande :

Mais de quel côté auriez-vous été, vous Cordelier Matthew, il y a mille cent soixante et une années, lorsqu'on arrêta et mit à mort, en Judée, sous l'occupation romaine, un de vos contemporains, un certain Jésus ? Allons retirez-vous ! Assassins du Christ ! (Césaire, 1973 : 107).

Cette comparaison montre la nécessité du mythe dans toute organisation. De même que le christianisme sans la passion de Jésus ne serait qu'un vain mot, quelle cohésion imaginer à une nation sans mythe fondateur ? Ce besoin est perceptible dans la postcolonie, de manière tantôt diffuse, tantôt claire. Les articles de journaux, au Cameroun et au Congo, reviennent périodiquement sur le sujet pour déplorer le silence officiel et susciter une prise de conscience ou simplement informer les jeunes générations. Cela prouve que quarante ans après l'indépendance, la réconciliation n'est toujours pas faite entre le peuple et son histoire. En effet, l'état colonial et son héritier postcolonial ont déployé des moyens, plus pernicieux les uns que les autres, pour gommer systématiquement le passé nationaliste violent et glorieux dont l'exemplarité, propre à tout mythe, peut et doit éclairer l'avenir.

Les procédés de gommage

L'élimination physique et symbolique

En tête de ces procédés se trouve naturellement l'élimination physique, qui consiste tout simplement à tuer toute personne hors de l'ordre du discours colonial ou postcolonial, comme nous l'avons vu ci-dessus. Tous les moyens sont bons, de la chasse à l'homme aux parodies de procès, en passant par les empoisonnements. Dans la forêt ou en ville, sous le couvert de la justice ou non, des nationalistes diabolisés au préalable dans l'opinion sont exécutés ou assassinés.

Achille Mbembe rapporte comme suit la mort de Um Nyobè : « Ruben Um Nyobè, secrétaire général de l'UPC, [a] été abattu le 13 septembre 1958, en début d'après-midi, par des troupes françaises chargées de mettre fin à l'insurrection organisée dans la région de la Sanaga-Maritime depuis 1955 par le mouvement qu'il dirigeait » (Mbembe, 1996 : 13). Le 3 novembre 1960, Félix-Roland Moumié, son remplaçant à la tête de l'UPC, mourut à Genève des suites d'un empoisonnement par un barbouze français. Pour sa part, Patrice Lumumba, fondateur du M. N. C, fut assassiné le 17 juin 1961 au Katanga, deux mois seulement après avoir été désigné, à 36 ans, premier ministre du Congo. Face à la volonté de sécession de la riche province du Katanga, il avait pris fermement position pour l'unité nationale. Démis par Kasavubu alors président, il fut remis aux Katangais, ses pires ennemis. Le 10 mars 1966, Ossende Affana, responsable de l'UPC dans le sud du Cameroun, était retrouvé décapité dans des circonstances non élucidées à ce jour. Six ans plus tard, le 15 janvier 1972, au terme d'un procès pour subversion, le troisième secrétaire de l'UPC, Ernest Ouandié, et d'autres nationalistes furent exécutés sur la place publique à Bafoussam, dans l'ouest du Cameroun. Condamné au cours du même procès pour intelligence avec la rébellion, monseigneur Albert Ndongmo, alors évêque de Nkongsamba, n'eut la vie sauve que grâce à l'intervention du Vatican. Mais il dut s'exiler 18 ans au Canada jusqu'à sa mort, le 29 mai 1992. À ces morts illustres il faut ajouter la foule anonyme des autres nationalistes disparus.

Sur le plan symbolique, le traitement réservé aux corps de ces héros révèle une forme d'élimination plus pernicieuse. Tout se passe

comme si les morts étaient encore à tuer. La dépouille de Félix-Roland Moumié, mort à Genève, repose toujours à Dakar où il fut inhumé. Il est à noter que les restes d'Ahmadou Ahidjo, premier président du Cameroun, reposent également à Dakar où il exila ceux de Moumié. Ce refus de laisser Moumié reposer dans la terre pour laquelle il s'est battu jusqu'à la mort participe d'un effacement par exil du corps.

Outre l'exil, un autre mécanisme consiste à refuser aux morts un service funèbre conforme au rituel traditionnel. Tout comme Ouandié et ses camarades, Patrice Lumumba et ses compagnons n'ont pas bénéficié d'obsèques dignes de leur combat. Paul Yange raconte :

Une nuit de janvier 1961, deux officiers belges se livrent à ce qu'il est convenu d'appeler une « sale besogne ». Ils achèvent de découper un corps en morceaux qu'ils jettent dans un fût d'acide afin de le dissoudre. Le crâne n'étant pas dissous sera réduit en poudre et dispersé. Un des officiers, le belge Gérard Soete, déclarera avoir conservé un doigt et une dent en or provenant de la victime. Le corps est celui de Patrice-Emery Lumumba (Yange, 2002 : 1).

Au tout début du film *Lumumba* de Raoul Peck (2000), une voix off, celle du héros congolais commentant son propre destin, affirme : « Personne ne devait rien savoir. Leur ordre de mission était clair : trois corps à retrouver dans la savane et tout faire disparaître. Pas de sépulture, pas de lieu de pèlerinage ». Ce sort, Um Nyobè l'a connu. Achille Mbembe rapporte que son corps fut traîné dans la boue, exposé puis photographié. La photo fut ensuite distribuée avec un tract annonçant la chute d'un dieu qui s'était trompé. Pire, un certain Jacques Bitjoka à la solde de l'administration coloniale profana le corps : « Il l'abreuva d'insultes, frappa le front du mort de son index droit, et le mit au défi de se mettre debout et de se mesurer à lui dans un duel dont [...] lui ne pouvait que sortir vainqueur » (Mbembe, 1996 : 15). Après d'autres traitements tout aussi humiliants, il fut enterré sans épitaphe de sorte que sa tombe ne devienne pas un lieu de pèlerinage pour ceux qui se reconnaîtraient dans son combat.

La récupération constitue également un moyen de désamorcer symboliquement la figure mythique. Il s'agit, après le meurtre, non seulement de récupérer et d'appliquer ses idées (ce fut le cas au Cameroun avec le programme de l'UPC de Um Nyobè), mais d'en faire, hypocritement, à titre posthume, un héros, un martyr. Lors de l'anniversaire de l'indépendance du Congo en juillet 1966, Mobutu

n'hésita pas, sous la pression populaire, à proclamer Lumumba héros national et source d'inspiration pour son action politique. Aimé Césaire théâtralise cette duperie dans *Une saison au Congo* : « La force de poursuivre ma tâche, c'est à toi, Patrice, que je la demande, martyr, athlète, héros » (1973 : 116). Mais lorsque la foule enthousiasmée s'écrie : « Gloire à Lumumba ! Gloire immortelle à Lumumba ! » (*ibid.* : 117), il fait tirer sur elle. Louis Marie Pouka³ profana dans un long poème la mémoire de Um Nyobè. Richard Bjornson rapporte cette récupération sordide :

In his long poem "Entrevue d'outre-tombe ou message de Ruben Um Nyobè" [Pouka] depicts an imaginary encounter between himself [...] and the spirit of the dead UPC leader. After describing his vision of a free and peaceful Cameroon, the apparition claims never to have ordered terrorist attacks against the people, and he praises Ahidjo as a "magnanimous ruler"⁴ (Bjornson, 1991 : 149).

Censure, falsification et substitution

Le silence officiel s'accompagne de la censure, de la falsification et de la substitution. Au lendemain des indépendances, la censure frappe d'interdit les noms, les photos et autres formes de références au passé de lutte et à ses acteurs. Pendant les vingt-deux ans de règne d'Ahmadou Ahidjo, tout le passé nationaliste est resté tabou. Bjornson explique : « Because Ahidjo had come to power as French-sponsored opponent of the UPC, a veil of silence was drapped over its role in the independence movement⁵ » (*ibid.* : 110). Cela explique l'empressement en France et au Cameroun à interdire l'ouvrage de Mongo Beti *Main basse sur le Cameroun* (1972), qui faisait ouvertement référence à des noms frappés de malédiction comme Ruben Um Nyobè, Ernest Ouandié, Ossende Affana... Il ne pouvait être question de laisser éclater la vérité historique et actuelle. Mongo Beti y écrit :

³ Poète célèbre dans les années cinquante et premier président de l'APEC (Association des poètes et écrivains camerounais, fondée par René Philombe en 1961).

⁴ [Dans son long poème « Entrevue d'outre-tombe ou message de Ruben Um Nyobè », [Pouka] décrit une rencontre imaginaire entre lui [...] et l'esprit du leader décédé de l'UPC. Après avoir décrit sa vision d'un Cameroun libre et pacifié, l'apparition affirme n'avoir jamais ordonné des attaques terroristes contre le peuple et elle loue Ahidjo comme un « dirigeant magnanime »]

⁵ [Parce qu'Ahidjo, choisi par la France, était arrivé au pouvoir comme ennemi de l'UPC, le rôle de cette dernière a été recouvert d'un voile de silence.]

Écrire l'histoire du Cameroun contemporain, quatorze ans après la mort de Ruben Um Nyobé, dix-sept ans après l'interdiction de l'U.P.C. par Roland Pré, cela signifierait, nécessairement, presque exclusivement, expliquer et commenter ces deux phénomènes, sans lesquels le Cameroun ne serait encore qu'un mot, un cadre à remplir (Mongo Beti, 1984 : 61).

De telles affirmations ne pouvaient être du goût du régime en place et de son tuteur français, d'autant que pour combler le vide créé par le tabou du passé de lutte, la falsification de l'histoire la fait commencer avec « le père de la nation », « bâtisseur infatigable » de « l'unité nationale ». Les idéologues postcoloniaux ont trouvé dans le culte de la personnalité et les slogans creux un moyen de créer des mythes et de les substituer aux figures charismatiques. On en a une illustration parfaite dans le film *Mobutu roi du Zaïre*, où Mobutu avant sa chute apparaît comme un véritable dieu. Mbembe décrit avec minutie ce mécanisme :

Les peuples chantent des cantiques en son honneur. Ses effigies dominent les hauteurs des villes, remplissent les places des cités et protègent les demeures des citoyens. Les billets de banque, les timbres-poste, les avenues et les stades diffusent son image ou portent son nom. La radio et les journaux récitent à longueur de journée le long chapelet de sa parole faite de slogans. Des « motions de soutien » lui sont adressées sans répit, appelant sur sa tête la bénédiction de Dieu et les faveurs de la Providence (Mbembe, 1985 : 16).

C'est la figure mythique d'un père magnanime et bienveillant autour duquel ses enfants, le peuple, se rangent sagement dans l'unité et l'entente. Cependant, au tournant de 1990, on a vu ces mythes fictifs s'écrouler dans la chute grotesque d'un Mobutu ou l'éclatement plus tard de la Côte-d'Ivoire.

Conscient du tabou et de la falsification, Paul Biya, deuxième président du Cameroun, écrivait dans *Pour le libéralisme communautaire*, en manière de mise au point :

Je tiens à rappeler ici : l'histoire du Cameroun ne commence pas en 1960, avec l'indépendance. Et comment fut-elle acquise cette indépendance ? Elle ne fut point ni « donnée » ni « octroyée » aux Camerounais. L'indépendance de notre pays fut conquise de haute lutte par de nombreux et dignes enfants issus de ce terroir et dont les noms sont, hélas, restés tabous pendant le quart de siècle qui vient de s'écouler (Biya, 1987 : 152).

Ces propos sonnent comme une réponse aux déclarations d'Ahidjo à l'ONU le 25 février 1959 citées par Achille Mbembe, selon lesquelles il fallait oublier « ce passé de querelles et de luttes intestines [...], oublier ce passé de violence et de haine [et] regarder vers l'avant » (Mbembe, 1986 : 58). Mais si Biya reconnaît l'enracinement nécessaire dans le passé de lutte de même que le besoin d'en sortir les héros de l'anonymat, sur le lieu même de cette reconnaissance, le silence règne encore. L'ouvrage ne nommant personne, il dénonce le tabou sans le lever et, depuis, aucun discours ni commémoration officiels n'ont jamais fait référence au sujet. Mobutu ne pouvait non plus se référer à Lumumba, devenu lui-même, pensait-il, toute l'histoire du Congo. Ainsi, les figures politiques disparues sont absentes dans la manière dont les États organisent et articulent le récit de leurs commencements. Ludo de Witte, cité par Dieudonné Gnamankou sur son site Web, déclare : « Une fois le gouvernement Lumumba éliminé, on a essayé d'arracher aux Africains l'histoire même de ce renversement... on a voulu empêcher que sa vie et son travail deviennent une source d'inspiration pour les peuples africains » (Gnamankou, 2003).

Les voix/voies de la résistance

Malgré le bannissement dont la mémoire de ces héros fait l'objet et dans la rage même de la bannir, dit Mbembe, « les pouvoirs dévoilaient, paradoxalement, l'irremplaçabilité [...] des morts, de leurs noms et du texte dont ils furent porteurs, tant il est vrai qu'on ne "défait" que ce qui était préalablement constitué » (Mbembe, 1996 : 17). La résistance consiste à investir ces lieux du silence et à en arracher des raisons d'agir et de vivre aujourd'hui. À défaut de reconnaissance officielle, pour les raisons que nous avons vues, d'autres acteurs du champ social, parallèlement, tiennent, à côté ou contre la conspiration du silence, un discours dont l'ambition est de redonner à ces figures la place qui leur revient. Il s'agit de répondre au gommage et à la substitution par la résistance qui, chaque fois, refait émerger la vérité historique de la lutte et ses figures mythiques par des objets culturels variés qui vont des essais aux fictions filmiques et littéraires.

Les essais

En 1999, le sociologue belge Ludo de Witte a consacré à l'affaire Lumumba un ouvrage, *L'assassinat de Lumumba*, qui affirme clairement la responsabilité des Belges et des Américains dans la mort du nationaliste congolais. Ce livre faisait suite à un premier, *Crise au Congo*, publié en 1996. Outre que les travaux de Witte constituent un hommage à l'illustre disparu, ils décolonisent l'histoire en balayant les versions qui voient dans la mort de Lumumba une sauvagerie entre indigènes.

Si l'on excepte les *Carnets secrets de la décolonisation* de Georges Chaffard (1965) qui abordaient les exactions françaises sur le continent, on peut dire, en ce qui concerne Um Nyobè, que tout commence avec la publication de *Main basse sur le Cameroun* par Mongo Beti, en 1972. Dans le chapitre d'ouverture, « Bref rappel historique », citant Charles Van de Lanoitte, témoin des événements au Cameroun où il vivait alors, Mongo Beti écrit :

Um Nyobé aura sa statue un jour au Cameroun, c'est certain ! [...] il pouvait œuvrer pour l'Afrique comme Gandhi a œuvré pour l'Inde. Il avait l'âme d'un apôtre, et il est mort un peu comme Jésus-Christ [...] Mais quand le règne d'Ahidjo aura pris fin, et qu'enfin un régime démocratique prévaudra dans ce pays, je suis CERTAIN qu'on élèvera une statue à Ruben (Mongo Beti, 1984 : 95-96; souligné par l'auteur).

Au regard de la situation actuelle, on peut trouver son optimisme exagéré. Mais l'ouvrage de Mongo Beti, dont l'ambition était de faire la lumière sur le procès de 1970 à Yaoundé et sur ce qu'on a appelé l'affaire Ndongmo, constitue aussi un hommage solennel aux nationalistes camerounais :

Le premier hommage de toute plume sereine évoquant cette époque [1945-1971] s'offrira comme de lui-même à Ruben Um Nyobé, père de la révolution camerounaise, mort en combattant pour donner à ses frères comme suprême dignité la libre disposition d'eux-mêmes. Défileront alors d'autres grands martyrs d'une cause qui n'en a pas manqué : Félix-Roland Moumié [...], Ossende Affana [...], Ernest Ouandié (*ibid.* : 71).

Ces lignes, sans doute les premières écrites par un Camerounais, peuvent être considérées comme le premier véritable monument à la gloire des personnes citées. Quand on connaît la levée de boucliers en France et au Cameroun et ce qu'est devenue la vie de l'auteur⁶

⁶ Voir à ce sujet l'article de Mongo Beti (1993) publié sur sa condition d'écrivain et celle en général de l'écrivain africain.

après la publication du livre, on peut sans mal ajouter son nom au bas de cette liste. Sur les traces de Mongo Beti, Achille Mbembe est sans conteste l'intellectuel camerounais dont les travaux sont une contribution majeure à la restitution de la vérité sur Um. En 1984, il publie *Ruben Um Nyobè, Le problème national camerounais* pour, dira-t-il plus tard,

mettre à la disposition des générations de notre temps les écrits de Ruben Um Nyobè [...]. Je trouvais simplement qu'une société qui se respecte n'avait pas le droit de permettre à l'État de censurer, comme c'était le cas à l'époque, des morts dont toute la vie avait été un témoignage pour les vivants et qui, de ce fait avaient été inscrits, en silence, dans leur mémorial (Mbembe, 1996 : 87).

D'autres publications suivront, dont l'article « Pouvoir des morts et langage des vivants » (1986) dans lequel l'auteur analyse les errances de la mémoire nationaliste au Cameroun. Sa thèse d'histoire publiée en 1996 sous le titre *La naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960)* constitue l'investissement le plus complet de ce lieu de silence et de sens historique. « Le dernier chapitre examine en détail les conditions de l'assassinat de Ruben Um Nyobè et la façon dont les sociétés locales tentèrent de reconstruire socialement et culturellement l'événement traumatique que constitua sa mort » (Mbembe, 1996 : 36), écrit-il.

Mongo Beti aujourd'hui décédé aura lui aussi subi l'ostracisme du silence officiel qu'il dénonçait au sujet des autres nationalistes. Un seul de ses romans, *Ville cruelle*, a figuré longtemps dans les programmes scolaires du secondaire au Cameroun. À l'université, ses œuvres n'ont jamais été au centre des recherches jusqu'à une date récente. Certes, il n'a pas combattu sur le terrain, mais son action, son œuvre et sa personnalité ne manquent pas de ce je-ne-sais-quoi de mythique qu'il a célébré chez les autres. Contre cette omerta, toutefois, dès 1993, la revue *Présence Francophone* lui consacrait un dossier. Les contributions insistaient sur son statut de repère, à la fois dans l'écriture et dans le décryptage des maux qui minent la postcolonie. Dans la présentation introductive, Ambroise Kom, le coordonnateur du dossier, écrit :

À 60 ans, Beti est devenu une institution. Son œuvre romanesque, ses essais, sa revue et ses prises de position fondées sur une longue expérience de militant apparaissent aujourd'hui comme des repères pour une bonne frange de Camerounais, d'Africains et de militants des luttes de libération, d'ici et d'ailleurs (Kom, 1993a : 6).

En 2003, deux ans après la mort de l'écrivain, Kom publie *Remember Mongo Beti* (titre faisant écho au *Remember Ruben* de Mongo Beti), un recueil de témoignages du monde entier sur l'illustre disparu qui y apparaît comme un homme dont l'influence, vivace, a marqué tous ceux l'ayant rencontré par les livres ou en personne. Pour Gustave Massiah (Kom, 2003 : 131), c'est une « conscience noire, africaine, universelle ». Pour André Ntonfo, il « aura le mieux fait revivre les lieux de mémoire de notre histoire coloniale et postcoloniale » (*ibid.* : 26), car dans la fiction aussi il a magnifié l'indocilité et la clairvoyance des nationalistes.

Les fictions

Au cinéma, le film de Raoul Peck, *Lumumba*, montre les jeux d'intérêt ayant conduit à l'« Opération Barracuda », nom de code de l'élimination physique de Lumumba. Par la voix d'Eriq Ebouaney qui tient son rôle, Lumumba déjà mort affirme : « Même mort, je leur faisais encore peur [...] Pourquoi donc ont-ils eu si peur ? Ne savaient-ils pas qu'en me tuant l'histoire leur échappait à jamais ? ». L'autre film sur le Congo, *Mobutu Roi du Zaïre*, montre ce que le pays est devenu après la mort de Lumumba. L'écroulement du mobutisme dont le paroxysme est sa fuite et sa mort à l'étranger montre comment les mythes de substitution peuvent faire illusion un temps. Bien avant, dès 1967, Aimé Césaire avait rendu, au théâtre, le premier hommage à Lumumba en tant que mythe⁷. Outre son identification au Christ déjà signalée, le personnage Mokutu de *Une saison au Congo* déclare : « Attention ! Mort, il sera plus redoutable encore. Dans votre esprit, c'est un démon. Mort, il sera un Dieu » (Césaire, 1973 : 104). La quatrième de couverture de l'édition publiée chez Seuil en 1973 résume admirablement ce que l'auteur veut faire percevoir :

L'Afrique au temps des indépendances reconquises. De temps en temps, une grande et haute figure. Au Congo, celle de Patrice Lumumba. Homme politique. Sans doute le seul du Congo, et le plus grand d'Afrique. C'est qu'il y a en lui du voyant et du poète. À travers cet homme que sa stature même semble désigner pour le mythe, toute l'histoire d'un continent se joue de manière exemplaire et symbolique.

Mongo Beti, dans son œuvre romanesque, a progressivement érigé Ruben en mythe. Après le silence romanesque de seize ans

⁷ La pièce a été créée, lit-on à la dernière page de l'édition de 1973 publiée chez Seuil, le 4 octobre 1967 au Théâtre de l'Est-Parisien.

qui a suivi *Le roi miraculé* (1958), il publie *Remember Ruben* (1974). Par son titre qui ne souffre d'aucune ambiguïté, le roman invite le lecteur à se souvenir de Ruben Um Nyobè, Ruben dans la fiction, dont le combat, après sa mort, est prolongé par Mor-Zamba, Ouragan Viêt, nom de guerre du personnage Abéna. Il s'agit sans doute, trois ans après l'exécution des héritiers de Um, de rappeler aux peuples d'Afrique les vertus de l'indiscipline et la nécessité de reprendre la lutte. Dans les romans qui vont suivre, *Perpétue et l'habitude du malheur* (1974), *La ruine presque cocasse d'un polichinelle (Remember Ruben 2, 1979)*, Ruben devient un véritable mythe chargé des valeurs de lutte pour la justice, l'égalité et l'humanité. « Le romancier travaille à la création d'une conscience historique qui intègre la nécessité d'une lutte armée contre les oppresseurs de toutes origines. Désormais, ces héros se posent en héritiers de Ruben et arborent fièrement leur nationalisme militant » (Kom, 1993b : 16). Mongo Beti crée d'ailleurs l'adjectif « rubéniste » (1982 : 229) pour désigner toute personne ou comportement de lutte s'inspirant de Ruben. Jean Louis, personnage de *Remember Ruben*, s'interroge après avoir entendu parler de Ruben. Son questionnement, en même temps qu'il invalide les faussetés diffusées sur lui, éclaire l'espoir que le peuple aurait pu placer en un tel leader :

Ruben serait-il donc autre chose que ce que croyait, tout en l'adorant, la plupart des gens de Kola-Kola – un cerveau brûlé, d'une bravoure folle, allant jusqu'à dire tout haut ce que chaque koléen osait à peine chuchoter, et condamné à être abattu tôt ou tard comme d'autres géants qui l'avaient précédé ? [...] Ruben serait-il un guide porté par le flot des siens, au milieu des vagues humaines glissant vers l'avenir, comme vers un océan naturel ? (Mongo Beti, 1982 : 179-180).

Au total, sur le plan national comme international, un effort considérable a été déployé pour effacer le passé de lutte et ses acteurs. Les responsables extérieurs de cette falsification entendaient masquer leur rôle dans le meurtre d'innocents et perpétuer leur exploitation du continent. À l'intérieur, il s'agissait de nier la bravoure des disparus et faire commencer l'histoire avec les « pères de la nations » dont les trahisons ont conduit à des dictatures sévères. Mais des voix, nationales ou extérieures, bravant la censure et brisant le tabou, s'élèvent de plus en plus pour rétablir la vérité, demander justice et réhabilitation pour ces dignes fils d'Afrique. La nécessité s'impose, car comme le dit Achille Mbembe, « le spectre de Um Nyobè pèsera longtemps encore sur le Cameroun, tout comme celui de Lumumba sur le Congo, et d'autres figures sur d'autres pays

d'Afrique » (Mbembe, 2003 : 3). Conscients de cela, des Camerounais se sont rendus les 12 et 13 septembre 2003 sur la tombe de Um Nyobè. Ils ont baptisé ce pèlerinage « Journées de rencontre avec le nationalisme camerounais ».

Même si sur le plan officiel la commémoration n'est pas encore à l'ordre du jour, la presse, surtout indépendante, ne manque pas de revenir sur ces événements fondateurs. Grâce à Internet aussi, une large diffusion de l'histoire réelle de l'Afrique est en cours, obéissant ainsi à un vœu de Lumumba, cité par Paul Yange dans un article au titre sans équivoque de : « Justice pour le "prophète" » :

Un jour, l'histoire aura son mot à dire, mais ce ne sera pas l'histoire qu'on enseigne à l'ONU, à Washington, Paris ou Bruxelles, mais l'histoire qu'on enseignera dans les pays libérés du colonialisme et de ses marionnettes. L'Afrique écrira sa propre histoire. Une histoire faite de gloire et dignité (Yange, 2002).

Mais la bataille est loin d'être gagnée. Avec la puissance de l'audiovisuel, les mythes de substitution sont plus faciles à fabriquer, vers lesquels l'attention du peuple peut être aisément détournée. Les nouveaux dieux sont les « feymen⁸ » et les footballeurs. Rien n'est épargné pour leur gloire : réceptions, titres, décorations, obsèques officielles invitent à admirer les « vrais patriotes ». Henri Lopès a dépeint très tôt cette réalité dans *La nouvelle romance*. Delarumba, footballeur, est salué par le chef de l'État avec une familiarité à laquelle aucun autre citoyen ne peut prétendre : « Là, l'attendait le Chef de l'État un sourire débonnaire aux lèvres. Delarumba ne put retenir son émotion. Le président de la République non plus qui le tira brusquement vers lui et, couché sur sa poitrine, lui donnait de grandes tapes amicales dans le dos » (Lopès, 1976 : 9). Ainsi a-t-on fait de Marc Vivien Foé⁹ un héros national. Paul Biya lors d'un discours déclare : « Cher Marc Vivien, ta vaillance et ton courage resteront exemplaires pour les générations présentes et à venir » (Biya, 2003 : 3).

⁸ Ce néologisme camerounais populaire désigne une catégorie d'escrocs très en vue qui anaquaient leurs victimes en leur promettant des gains mirobolants à partir d'un risque financier très faible, le tout dans une impunité criarde.

⁹ *Cameroon Tribune*, le quotidien gouvernemental, adresse cet hommage emphatique sous la plume de Patrice Etoundi Mballa (2003 : 15) au footballeur disparu : « Finalement, quand on met bout à bout, la naissance fort modeste, les prénoms et nom dont la symbolique suggère une existence faite pour communiquer, pour transmettre la nouvelle, pour dire la vérité et pour porter témoignage [...], on découvre qu'il y a, dans cet ensemble, une constance et une cohérence qui ont quelque chose de messianique ».

On se trouve vraisemblablement devant un cas de « surinterprétation »¹⁰ (Eco, 1996 : 41) car, sans rien enlever au talent et à la valeur de chacun, si la vaillance, le courage, la ténacité et une mort violente sont les attributs du héros mythique, n'est-ce pas ironie du sort qu'un footballeur ait, au Cameroun, une rue à son nom avant Ruben Um Nyobè, avant le retour des restes de Moumié ou la réhabilitation des autres martyrs, morts pour cette terre sur laquelle on peut jouer ?

Robert Fotsing Mangoua est chargé de cours au Département de lettres d'expression française de l'Université de Dschang où il enseigne les littératures française et comparée. Ses domaines de recherche couvrent les littératures française et francophone de l'Afrique et de sa diaspora, de même que les études culturelles et l'intertextualité dans le roman moderne. Il est l'auteur de « Écriture et identité dans la littérature d'Afrique du Sud : le cas d'André Brink » (*Présence Francophone*, n° 60, 2003), de « Anonymat et écriture romanesque dans *Le square de Marguerite Duras et Moi Taximan* de G. Kuitche Fonkou » (*Humanitas*, n° 2, 2003) et de « La symbolique du 3 dans *Voyage au Congo d'André Gide* et *Le pauvre Christ de Bomba* de Mongo Beti » (à paraître dans *Epasa Moto*, vol. 1, n° 7).

Références

BIYA, Paul (2003). Discours prononcé lors de la réception des Lions Indomptables le samedi 5 juillet 2003, *Cameroon Tribune*, n° 7881, 7 juillet.

-- (1987). *Pour le libéralisme communautaire*, Paris, Pierre Marcel Favre.

BJORNSON, Richard (1991). *The African Quest of Freedom, Cameroonian Writing and The National Experience*, Indiana, Indiana University Press.

CÉSAIRE, Aimé (1973). *Une saison au Congo*, Paris, Seuil.

CHAFFARD, Georges (1965). *Les carnets secrets de la décolonisation*, Paris, Calmann-Lévy.

ECO, Umberto (1996). *Interprétation et surinterprétation*, Paris, PUF.

ELIADE, Mircea (1957). *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard.

ETOUNDI MBALLA, Patrice (2003). « Hommage à Marc Vivien FOE », *Cameroon Tribune*, n° 7881, 7 juillet.

GNAMMANKOU, Dieudonné (2003). « Qui a tué Lumumba ? », <<http://www.gnammankou.com>>.

KOM, Ambroise (2003). *Remember Mongo Beti*, Bayreuth, Bayreuth African Studies, 67.

-- (1993a). « Présentation. Beti l'indomptable », *Présence Francophone*, n° 42 : 6-9.

¹⁰ Umberto Eco entend par là l'acharnement à trouver un sens aux choses pouvant être interprétées simplement : « La surestimation de l'importance des indices naît souvent d'une propension à considérer les éléments les plus immédiatement manifestes comme significatifs, alors que le fait même qu'ils soient manifestes devrait nous conduire à admettre qu'ils peuvent être expliqués en termes beaucoup plus économiques » (1996 : 45).

-- (1993b). « Mongo Beti : théorie et pratique de l'écriture en Afrique noire francophone », *Présence Francophone*, n° 42, : 11-24.

LOPES, Henri (1976). *La nouvelle romance*, Yaoundé, CLE.

MBEMBE, Achille (2003). Entretien avec Modeste Mba Talla, *Mutations*, n° 1017, 28 octobre 2003.

-- (1996). *La naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960)*, Paris, Karthala.

-- (1986). « Pouvoir des morts et langage des vivants. Les errances de la mémoire nationaliste au Cameroun », *Politique africaine*, n° 22, juin : 37-72.

-- (1985). *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan.

Mongo Beti (1993). « Écrivain africain, qu'est-ce que c'est », *Europe*, n° 774, octobre : 156-162.

-- (1984). *Main basse sur le Cameroun*, Rouen, Éditions des peuples noirs.

-- (1982). *Remember Ruben*, Paris, L'Harmattan.

PECK, Raoul (2000). *Lumumba*, film, 35 mm, 110 min, F/D/B.

YANGE, Paul (2002). « Justice pour le prophète », <<http://www.amadoo.com/article-php?ama-prefix=&aid=895>>.